

Abdelmalek EL MALKI

Partie 2

Date de l'entretien : jeudi 10 septembre 2009

Lieu de l'entretien : Foyer Adoma, 151 cours du Médoc, 33000 Bordeaux

Enquêteurs : Joël GUTTMAN / Ahmed NOKRI

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

JOËL GUTTMAN - Et est-ce que vous êtes resté homme du rang ? Ou est-ce que vous avez eu la distinction de 1^{ère} classe, ou un grade? Ou vous êtes resté homme du rang pendant cette période ?

ABDELMALEK EL MALKI - Donc, je n'ai eu des grades que lorsque je les méritais. Pour mériter ça, il fallait sortir la nuit, sans chaussures, sans casque et donc discret... et on allait dans des lieux de passage de l'ennemi parce qu'il passait en faisant un transit, donc un trafic de port, de produits... On allait là-bas !

Une nuit, on est partis une douzaine avec notre supérieur et nous nous sommes rendu compte à un moment donné qu'on était encerclés. Ils disaient, « *Halte, halte, Marocains !* ». Ils nous ont dit, « *Arrêtez les Marocains, sinon on vous tue !* ».

Lorsqu'on était encerclés, ils nous ont demandé de lever les mains, ils nous ont dit, « *Posez vos armes et avancez !* »... sans rien du tout... Ce qu'on a fait ! On a approché, ils nous ont fouillés. Les grenades, on a tout jeté ce qu'on avait sur nous. Les ceintures pleines d'armes pareil, et voilà !

Il y avait du monde derrière, et du monde devant, on est encerclés. Ils nous ont amenés jusqu'à ce qu'on soit arrivés sur un petit pont qui était sur l'eau. Et là, je glisse et je me retrouve dans l'eau... et je pars !

En glissant dans l'eau, j'ai essayé de partir en tâtonnant jusqu'à la bordure... Et là, je suis resté. Je me suis accroché à des plantes jusqu'au lendemain matin...

Là, lorsque je suis tombé dans l'eau, ils ont quand même essayé de tirer dans l'eau. Ils ont dit, « *Il est mort, il est mort !* ». Le lendemain matin, j'ai attendu que des gens passent... à ce moment-là, je suis sorti, j'étais plein de bêtes qui se trouvaient dans l'eau qu'on appelait « *ealaqa* » [*sangsue*]. « *Ealaqa* », c'est comme des sortes de racines... et voilà !

Donc voilà, au retour, j'ai vu les copains. La première chose qu'ils ont fait, c'est de me débarrasser de ces « *ealaqa* » [*sangsues*]. Ça suce le sang !

Avec des cigarettes, ils les ont cramées et ça tombait, ça tombait... On m'a amené un café et puis ils m'ont embrassé en me demandant comment j'avais fait pour rester vivant ! Et les autres, on ne sait pas où ils les ont amenés... C'est comme ça que je m'en suis sorti !

J'ai raconté tout ça à mes copains. Puis, quand j'ai terminé, le capitaine de la compagnie a demandé aux autres, « *Qu'est-ce que vous en pensez ? Il a pu s'en sortir ! Il a pu rester vivant ! Qu'est-ce qu'on peut lui faire ?* »... C'est là qu'il a dit que je méritais un grade. Donc j'ai eu mes galons de caporal avec une médaille militaire, pour me féliciter pour mon courage.

Et là, ça s'est passé comment justement quand on vous a remis les galons ? De la fierté, bien sûr, mais ça a été une cérémonie protocolaire, ça s'est passé comment ? Vous vous souvenez de ce moment où vous avez eu votre premier grade, de caporal en l'occurrence ?

Pour avoir le premier grade, en effet, il y avait une petite cérémonie parce qu'il a fallu que le capitaine demande qu'il y ait cette remise de grade. Après, il y a eu le retour... après l'engagement de dix-huit mois, c'était le retour.

Tout le monde a embarqué à bord du Pasteur, des musulmans et des chrétiens ensemble donc de Haï Phong jusqu'à Oran et de Oran, chacun est descendu dans son secteur. Ceux qui sont montés en France, ceux qui étaient de Oujda, Taza, Casablanca jusqu'à Marrakech. Là, on nous a donné notre solde par rapport à notre engagement. Ils ont regardé dans la caisse d'épargne qu'ils avaient, on nous a donné 700 000 reals. Ensuite, on a regardé au niveau des permissions, il y en a qui avait les trois mois ou pas. En fonction de ça, tout a été fait.

Et qu'est-ce qui s'est passé pour vous à ce moment-là : vous avez été démobilisé ? Vous vous êtes à nouveau réengagé ?

Donc lorsque tu termines ta permission, il y avait un appel et on te demandait si tu voulais te réengager. Si tu voulais arrêter, tu arrêtais, voilà.

Et vous, qu'est-ce que vous avez fait justement : vous vous êtes réengagé ou arrêté ?

Je me suis réengagé, j'ai fait un deuxième retour en Indochine, un deuxième séjour de quatre ans !

Et là, ça s'est passé comment, dans les mêmes conditions ? Après, pour repartir, le trajet, la même manière ? Le même bateau ? Mêmes villes traversées ? Ou c'était différent ?

Le deuxième bateau, il s'appelait Skaugum [*il dit « chewing gum »*], ça n'était pas le Pasteur. Ce qu'avait fait le Pasteur, le Skaugum l'a fait vers Saïgon donc c'était le même chemin.

On était encore dispatchés en Indochine mais le temps, le climat, étaient très dur, c'était très serré donc 53-54, c'était très, très dur.

Nous avons été dispatchés... On était à Jan cai dim [?] et puis à Thai Binh. Et ce jour-là, on est sorti en opération, il n'y avait rien du tout... Ni chien, ni porc, ni... Personne ! Il n'y avait rien ! Rien ! Walou !

Les gens qui comprennent le langage de ce silence disaient que s'il n'y avait personne, c'est qu'il se préparait quelque chose de grave.

Lorsque nous sommes allés... On ne s'est pas rendu compte qu'ils nous suivaient dans l'eau ! Et lorsqu'on est arrivés au coucher de soleil dans un village, ils se sont mélangés avec nous. On ne s'en est même pas rendu compte !

Ça a éclaté, on ne savait plus par où ça tirait, on ne savait plus qui dit quoi, qui commande, qui fait quoi ! Donc lorsque ça a attaqué, il fallait se sauver avec son corps... Tout le monde a laissé tout... Si certains ont pu s'échapper, ils l'ont fait avec leur fusil, tout simplement, sinon ils ont tout laissé. Donc, plus rien !

Nous avons poursuivi notre chemin et nous n'avions rien ! Seulement la radio qui nous disait de rester jusqu'au lendemain et qu'ils viendraient nous chercher. Lorsqu'on est revenu au village, le lendemain, on nous a demandé ce qui nous manquait... Chacun a dit qu'est-ce ce qu'il a laissé. Et à midi, on a tout eu ! On a eu l'armement, on a été ravitaillés... Ce que je te dis, c'est en 1954.

Nous sommes restés là-bas, en ce temps-là c'était Dien Bien Phu. Dien Bien Phu, c'est une ville et non pas une personne... Et elle a été encerclée et même reprise par les Viets. Nous, nous étions en train de surveiller l'aviation mais toute la ville a été encerclée et prise. Nous avons eu le message comme quoi Dien Bien Phu a été prise avec tous les généraux, les armées... avec tout !

Donc Dien Bien Phu a été prise malgré les interventions des parachutistes. Parce qu'il y en a plein qui sont tombés, qui ont été tués ! On a eu le message et on nous a dit, « *Maintenant cessez le feu* ». C'était la fin, donc en 1955, il ne fallait plus tirer aucun coup de feu... Nous sommes restés surveiller les avions et donc, on attendait qu'on nous dise, « *C'est fini !* ».

Un jour, les Viets et nous, nous nous sommes présentés avec leur armée, leur groupe et nous aussi. On s'est touchés la main [*serrés la main*], puis chacun a pris son chemin. Nous avons quitté Saïgon, pour Hanoï puis Haï Phong jusqu'à Touraine et à chaque fois qu'on passait... qu'on quittait la ville, c'était les autres qui l'occupaient... Les Viets... On est restés à Touraine un an...

Donc... Nous y sommes restés pendant un an, puis on est revenus à Saïgon pour surveiller ce qui restait du matériel de la France... Les camions, les fusils, tout ce qui restait. Jusque-là, on est restés à Saïgon, puis les Américains sont arrivés et moi j'ai surveillé les avions des Américains. J'ai demandé si je pouvais monter dans l'avion américain. On m'a répondu que oui, « *Il n'y avait pas de problème !* ». Et quand je monte, il était composé de trois étages. Il n'était bourré qu'avec des boîtes. Moi, je ne sais qu'est-ce qu'il y a dedans...

Donc l'Américain, il n'allait pas au resto ou ailleurs... Il sortait une natte, il la met par terre, il sort sa boîte et il met tout ! Il y avait... plein de choses ! Des bonbons, des gâteaux et il mangeait jusqu'à ce qu'il n'ait plus faim puis il laisse tout. Il part.

Un jour, ils nous ont appelés et ils nous ont dit, « *Vous les Marocains, vous allez repartir au Maroc* ». On était dans une place qui s'appelle *Guenini* [?]. On nous a rassemblés, on a fait le défilé pour rentrer. Il y avait tout le monde, chrétiens et musulmans, donc toutes sortes d'armées, sauf les nouveaux qu'on a envoyé dans une autre place nommée Cap Ogiel [*Cambodge* ?].

Ceux qui sont arrivés après, on les a envoyés dans des lieux qui étaient encore sous l'égide de la France et nous, on nous a envoyés au Maroc. Après la permission, on nous a redemandés si on voulait se réengager. Personne ne voulait, sauf ceux qui n'avaient pas terminé... on leur disait, « *Soit vous vous engagez...* », il y en a qui sont revenus en France... Et il y en a qui ont arrêté...

Et donc là, après ce deuxième séjour, vous êtes retourné au Maroc, et si j'ai bien compris vos propos, là vous ne vous êtes pas réengagé, vous avez été démobilisé après ce deuxième séjour...

Je suis revenu après ce deuxième séjour, ça suffisait, c'était terminé. C'était en 1956 exactement.

Et là, que s'est-il passé pour vous ? La vie civile, en l'occurrence... Est-ce que vous en avez profité un petit peu de cette vie civile, ou est-ce qu'il a fallu que vous travailliez ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Au retour, je me suis marié avec une jeune fille. Elle avait des petits seins [rires] ! Je me suis marié, on a fait la fiesta... On a mis la grande tente, j'ai eu un petit lieu, donc une terre, pour faire ma vie, donc l'agriculture... J'ai eu trois garçons et trois filles, donc six enfants.

Est-ce qu'il peut donner ne serait-ce que les prénoms ?

Le premier, Melki Al Arabi. Deuxième, Hema. Trois, Moustafa. Quatre, Zohra. Cinq, Mohammed. Six, Achoura.

Et puis à la démobilisation, certains anciens engagés se sont engagés dans l'Armée royale marocaine, est-ce que ça été le cas pour vous ? Sinon, est-ce qu'il y avait des raisons particulières ?

Je ne me suis pas engagé au niveau de l'armée marocaine... Mais par contre, je me suis occupé de mes enfants ! Je les ai instruits, ils ont fait leurs études... donc chacun a eu des diplômes... Mais il y en a qui se sont engagés dans l'armée marocaine ! Le premier, le deuxième et le troisième. Et ils ont eu leur grade... et ils ont leur vie, donc ils sont autonomes. Et en 1975, ma femme est décédée, j'ai continué à m'occuper de mes enfants. Aujourd'hui, ils sont autonomes. Si je m'étais

engagé dans l'armée marocaine, qui allait s'occuper de mes enfants ? Il a fallu que quelqu'un soit à la maison.

Et là, vous aviez un métier à ce moment-là ? Ou est-ce que vous arriviez à vivre sur votre solde militaire ?

Je n'avais pas de solde militaire. Ils ne me devaient rien, je ne leur devais rien. J'étais agriculteur.

Donc, vous étiez agriculteur à votre compte ou vous travailliez pour une société ?

Je ne travaillais avec personne, j'avais ma terre... donc j'avais aussi un puit qui était outillé pour arroser. Je faisais des légumes, donc comme un grand potager, avec des patates, des carottes... Tout ce dont on avait besoin... des oignons... pour la nourriture... Et de ça, j'en vivais et j'en vis encore !

Et là, vous souvenez-vous à quel moment vous êtes arrivé en France ? À quel moment ça s'est passé ?

Donc, je ne suis revenu que lorsque j'ai marié mes trois filles. Tout d'abord, j'ai marié la première, puis la deuxième. Puis, j'ai entendu, avant que la troisième soit mariée, qu'il y avait des gens qui viennent en France, des anciens combattants. Donc je suis allé voir un écrivain public à qui j'ai demandé comment faire pour venir ici. Il m'a demandé de constituer un dossier, il a envoyé une demande à Paris et on m'a envoyé la carte de combattant. Et donc à ce moment-là, j'ai commencé à toucher de l'argent... d'ancien combattant. Et c'est après que je suis venu en France.

Et vous êtes venu directement à Bordeaux, ou vous avez transité par d'autres villes françaises ?

Avant de venir en France, j'ai quand même laissé une des filles s'occuper aussi de la maison, parce que j'avais du bétail. J'en ai vendu pas mal pour garder l'argent à la banque, parce qu'il fallait, pour venir, quand même avoir un compte. Ensuite, comme vous le savez, il y a quand même un consulat à Rabat, l'ambassade, donc c'est là où il a fallu... Donc j'ai été les voir et j'ai demandé, « *Qu'est-ce qu'il faut faire ?* ». J'ai amené les papiers, donc tout ce qu'il fallait pour constituer un dossier, pour avoir un visa. Et lorsque tout a été fait dans l'ordre -il y en avait plein- certains avaient un visa de quarante jours, d'autres de cinquante jours. Donc en fonction de ça, je suis venu à Bordeaux.

Et quand vous êtes arrivé à Bordeaux, vous avez été accueilli par un membre de la famille, un ami ? Est-ce que vous aviez des connaissances sur place, ou est-ce que vous êtes vraiment venu seul avec votre valise ?

Nous sommes venus dans un bus... On a pris le bus depuis le Maroc jusqu'à Bordeaux. Et à Bordeaux, donc on demandait où se trouvait la Sonacotra. Et en arrivant là, évidemment, on est arrivés à la gare, en bus, puis on a demandé et il y a des gens qui nous ont indiqué la Sonacotra. Et on a été accueilli par deux personnes, c'était... Karim et Mohammed, qui nous bien accueillis parce qu'ils nous ont donné de quoi nous couvrir, de quoi manger, de quoi nous nourrir.

Et là juste quelques dernières questions... Votre vie actuelle : comment se passe une journée ? Est-ce que vous avez beaucoup d'activités ? Est-ce qu'il y a vraiment des lieux, on nous a parlé de Saint Michel, que vous affectez, que vous aimez particulièrement ? Par exemple, est-ce qu'il y a des quartiers... quelles sont vos habitudes ? Votre vie en ce moment, une journée ou quelques activités, juste... ?

Oui, on a des amis, on a plein de copains, on a fait avec des contacts... Il y a des personnes qui nous amènent à manger... par exemple, pendant le Ramadan, il y a la soupe, donc « Harira », qui est fournie par certains... Même le consulat, qui amène aussi !

Et là, qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter de mieux au jour d'aujourd'hui, c'est que vous puissiez rentrer vivre au Maroc ? Avoir ne serait-ce que peut-être la moitié de votre pension, mais pouvoir vivre chez vous auprès de votre famille ? C'est quoi ce que l'on vous souhaiter de mieux ?

Tout d'abord, ce que j'espère, c'est continuer à toucher ce qu'on me doit et puis passer deux mois là-bas et venir ici et ils me payent là... Mais ça se passe bien ici, donc je suis très content et je remercie quand même les gens d'ici, et notamment au niveau de la France, parce qu'ils ont fait pas mal de choses. Une bonne organisation et il n'y a pas de discrimination... et ils sont très organisés, que ce soit au niveau du bus ou dans l'administration... et c'est pourquoi je leur tire mon chapeau donc les remercie ! Ensuite, quant aux amis que j'ai ici, on passe des bons moments, on parle de nos vies, de nos amours, des soirées... On a tout ce qu'il faut ! Et je suis content et je vous remercie, je remercie tout le monde...

Et nous, on vous remercie, bien sûr. Donc on était le jeudi 10 décembre 2009, au Foyer Adoma, 151 cours du Médoc à Bordeaux, moi, Joël pour O2 radio, Ahmed NOKRI pour les questions et l'interprétariat. Et on remercie tous les deux, n'est-ce pas Ahmed ? Monsieur ABDELMALEK EL MALKI de nous avoir reçu ici, et d'avoir répondu à nos questions, dans le cadre de la collecte des témoignages oraux avec le Rahmi. Voilà Ahmed... On vous remercie à nouveau très chaleureusement ABDELMALEK EL MALKI. Voilà, merci à vous !

Merci à vous aussi qui êtes venus nous voir pour avoir de nos nouvelles et aussi pour transmettre de nos nouvelles. Et merci encore, et merci encore, et merci encore !
Merci beaucoup, beaucoup et merci à la France qui ne fait pas de distinctions entre noirs et blancs ! Donc tout est pareil... Merci à vous et merci beaucoup !